

Merci, Nathalie, pour ce message qui nous apprend votre visite au Mémorial de Rivesaltes et qui m'encourage à répondre à l'invitation de son appel à écriture ! Le fais-tu parce que tu nous as entendus évoquer ces camps avec Claude Delmas une fois où tu nous avais accompagnés chez nos amis du mas Génégals ou parce que tu as bien compris que nous ne pouvons oublier qu'ils furent établis et entretenus sur le sol de notre pays ? Je ne te cache pas que je suis content que l'on tienne encore pour utile d'écouter des gens d'un certain âge ! Voilà ma lettre, avec l'espoir que tu ne la trouves pas trop longue et mal ordonnée.

J'avais repéré le camp de Rivesaltes sur des cartes topographiques qu'il me fallait examiner au cours de mes études de géographie. Un périmètre étendu, un terrain quasiment vide à l'exception de quelques bâtiments disposés suivant un quadrillage orthogonal près de sa marge sud. Cela me laissait imaginer qu'il avait pu servir à entraîner des artilleurs. J'ai pris conscience quelques années plus tard des rôles de rétention et d'internement qui lui avaient été dévolus avec plus ou moins de discrétion depuis la destruction de la République espagnole, depuis la drôle de guerre, l'étrange défaite de la France et la grande trahison d'une partie de sa classe politique, depuis la fin de notre interminable guerre d'Algérie et encore bien des années plus tard. Cette découverte me renvoya à la mémoire du camp d'Argelès. Mémoire qui ne m'a jamais quitté depuis ma petite enfance. Mémoire parfois confuse mais si tenace que j'imagine qu'Argelès fait partie de mon espace vécu.

J'avais quatre ans et deux mois en juin 1940. J'étais probablement un petit garçon éveillé. Qui savait qu'il avait habité divers lieux. Qui avait déjà appris à distinguer et à associer les unes aux autres bien des lettres majuscules inscrites sur les panneaux de signalisation des routes. Qui avait compris tout seul que ce n'étaient plus des soldats français qu'il avait entendus arrêter leur voiture, devant lui, de l'autre côté de la barrière du jardin, une voiture comme il n'en avait jamais vue de semblable, face au panneau qui disait « Poncin » à l'entrée du village... J'avais alors commencé d'entendre des adultes user du mot de guerre sans vraiment en comprendre l'étendue : une rumeur confuse qui n'est devenue présence que quelques saisons plus tard.

Nous étions venus un peu plus tôt, avec ma mère, chez une vieille grand-tante qui habitait une maisonnette à La Neuve, c'est-à-dire au bout du faubourg de Mâcon à Bourg en Bresse. Nous devions y attendre l'une de mes grands-mères, celle que je n'ai jamais revue depuis, une de mes jeunes tantes et un tout petit bébé, l'un de mes cousins. Ils cherchaient un refuge. Ils avaient été transportés avec une foule encombrée de valises dans des autobus comme j'en avais déjà vus à Paris. Je ne savais pas où était mon père.

Il réapparut en novembre. Il arrivait du camp d'Argelès. Je pouvais comprendre que c'était loin, harassant, malheureux, très différent de ce qui m'entourait. J'ai fait mieux la connaissance d'Argelès peu à peu en entendant mon père en parler, avec des camarades et des amis à lui, en voyant et revoyant les photos qu'il en avait rapportées. Ce n'était pour moi qu'une partie de l'histoire familiale. Je doute de les avoir jamais entendus convoquer l'histoire, la grande, ou s'interroger sur le passé de ce lieu ; mais cela pourrait bien tenir à ce qu'un petit garçon vit dans le quotidien et n'a pas encore appris à situer les anecdotes dans leur perspective longue. Les entendre me laissait explorer un invisible ou l'imaginer, ce à quoi me poussait la présence de quelques objets que mon père avait acquis là-bas de ceux dont il avait partagé l'existence et beaucoup de leurs soucis en vivant et en travaillant avec eux dans le camp. Plusieurs de ses compagnons d'alors gagnèrent pour moi en réalité quand il arriva à quelques-uns de lui écrire quelques mots pour lui donner de leurs nouvelles. Surtout pour lui apprendre qu'ils avaient quitté le camp. C'était au dos de cartes postales que mon père nous montrait pour leurs illustrations et qu'il conservait à part. Au-delà des quelques lignes de leurs messages et des commentaires que mon père en faisait à ma mère, j'entendais peu à peu que ceux qui lui avaient écrit voulaient s'écarter de leur pays perdu, tombé aux mains de maîtres détestables. C'est bien plus tard que j'ai pu m'apercevoir que l'expression de camp de concentration figurait dans un de ces brefs messages.

Mon père avait été le médecin-chef de ce camp d'Argelès pendant six mois. Je suis sûr que ce fut une période éprouvante de sa vie et de son métier. À peu près certain qu'elle fut encore plus éprouvante pour ma mère dans un long moment de détresse familiale.

Je me demande aujourd'hui si j'ai jamais vraiment entendu mon père reparler d'Argelès après juin 1945, après qu'il fut revenu d'Allemagne où il avait été contraint de passer vingt-trois mois... Comme si Argelès avait été bien éloigné de lui. Comme si le souvenir du camp et de ses réfugiés avait été oblitéré sinon aboli par une autre séparation, par d'autres épreuves, par les désastres d'une guerre énorme. Il situait les photos qu'il avait prises là-bas quand nous rouvrons leur album. Il répondait aux brèves questions que nous voulions lui poser à propos des quelques objets de cette période. Mais sans s'étendre au-delà de ces affleurements mémoriels. Je compris à la fin du printemps 1948 combien ce camp d'Argelès et la détresse de ses patients et de ses camarades d'alors lui demeuraient pesants, encombrants même. J'imagine aujourd'hui qu'il conservait avec le souvenir de ces six mois la nostalgie de camarades dont il n'avait plus de nouvelles et dont il continuait de partager la douleur d'avoir perdu avec leur pays bien des valeurs et de l'ordre sur lesquels ils avaient fondé leur vie d'avant. Je ne l'ai jamais entendu nommer ceux qui avaient détruit la république espagnole ou ceux qui avaient accepté cette destruction. Mais je comprenais qu'il leur en voulait profondément. Je suis presque sûr que c'est pour cela qu'il avait écarté l'hypothèse que l'espagnol devienne la seconde langue vivante de mes apprentissages au lycée. Malgré l'attraction rayonnante des Demerson, le couple d'excellents professeurs qui l'enseignaient. Je ne le lui ai jamais reproché. Même si j'ai souvent regretté ma méconnaissance du castillan. Surtout dans le cadre européen d'Erasmus ou d'autres échanges avec des collègues puis des étudiants de Séville, de Valencia, de Majorque et aussi de Barcelone où les géographes m'avaient invité au lendemain de la fin de Franco et auprès desquels je compris encore mieux comment mon père avait pu tenir l'Espagne de la dictature pour infréquentable au point de m'écarter de sa langue.

Quand j'avais commencé à enseigner à l'Université de Toulouse le Mirail, j'avais voulu découvrir Argelès, reconnaître les rives de l'estuaire du Tech, parcourir les plages voisines où avaient été entassés les républicains réfugiés, visiter près d'Elne une villa où des Suisses avaient secouru des mères et leurs bébés. Tenter de rendre réel le peu que j'en avais entendu. J'avais pu, un hiver, conduire mon père à Argelès, espérant de la sorte faire parler son silence, relancer son témoignage, mais sans imaginer que cette visite ajouterait aux lacunes de sa mémoire. Le camp de ses photos avait été effacé. Peut-être par la croissance urbaine. Probablement par les travaux de protection contre les débordements du fleuve.

J'ai ensuite tenté de ralentir l'oubli. J'ai traîné à la recherche d'inscriptions, visité les expositions mémoriales organisées par des descendants de réfugiés, peiné dans la garrigue épineuse des Corbières pour tenter d'y découvrir la trace de quelques baraques posées pour abriter des Espagnols indisciplinés - comme m'avait dit une vieille villageoise - et les écarter des camps, de celui d'Argelès peut-être, en les occupant à l'ouverture d'une route entre Rouffiac-des-Corbières et Montgaillard. Je me suis aussi pressé de lire, quand j'en avais le temps, quelques écrits de témoins ou des travaux d'historiens pour mieux situer les ressorts de l'émotion que j'éprouve toujours en me souvenant des quelques mots de mon père.

Grâce à ces lectures, j'ai découvert que ce fut au château de Valmy qu'avaient pu se réunir des peintres et des poètes dont mon père, qui leur apporta parfois du papier et des couleurs pour l'aquarelle, était devenu proche. J'ai tenté aussi de faire glisser vers le souvenir d'Argelès mes conversations avec de vieux libertaires de la CNT à Toulouse que j'avais approchés à propos de leur bibliothèque et à propos d'un texte de Bakounine dont un historien croyait qu'ils avaient pu le faire imprimer à Toulouse. Un peu plus tard encore, à Chypre, où j'avais rejoint un service des Nations unies, j'ai questionné à propos d'Argelès et de lieux semblables le représentant dans l'île du Secrétaire général, un vieil espagnol, Bibiano F. Osorio Tafall, qui avait fui l'Espagne et choisi l'exil au Mexique après avoir été réfugié en France.

Puis il a fallu trier dans la paperasse dont la mort avait séparé mon père. Tenter de mieux ordonner le puzzle de ses six mois au camp et des souvenirs que je conserve de ses paroles. Découvrir ainsi quelques unes de ses lettres à ma mère, quelques messages d'amitié que lui avaient envoyés ceux qu'il

avait quittés, laissés à Argelès, au terme de son sixième mois de mission au camp. Essayer d'assembler les pièces disjointes d'une période que j'ai vécue sans la connaître. L'arrivée du jeune médecin dans un camp surpeuplé, misérable, dans une infirmerie-hôpital à peu près dépourvue de moyens et de personnel. Les efforts pour y découvrir des ressources, y réunir des volontaires et mettre au travail ceux dont les mains étaient capables de tenir une plume, de manier des ciseaux ou un rasoir, capables et désireux d'apprendre à secourir un malade, capables de désinfecter une plaie puis de la panser. J'ai l'impression qu'à l'infirmerie-hôpital, si précaire fût elle, cette équipe de volontaires avait bâti avec lui un groupe et un instrument utile qui était devenu un foyer de sociabilité et d'équilibre et qui ajoutait, dans un registre différent, aux repères qu'étaient devenus l'école du camp ou l'atelier du château Valmy des artistes. Et je me doute qu'il a bien pu arriver que les peintres ou les instituteurs viennent aussi en renfort se faire infirmiers ou sauveteurs en cas de besoin. En particulier ces affreux jours d'octobre 1940 quand les baraques de l'infirmerie, qui avaient été posées dans un creux de la terrasse alluviale, furent dramatiquement inondées et isolées par les flots de crue du Tech. De plusieurs de ces compagnons d'alors, mon père avait conservé les noms, écrits de leurs propres mains, sans apprendre plus tard ce qu'ils avaient bien pu devenir.

Moi non plus je n'ai pu le découvrir. Mais je ne les ai jamais oubliés et j'ai eu plus d'une fois l'impression de les retrouver en découvrant leurs semblables. Ce fut pendant l'hiver 1958-1959, dans un misérable petit camp de familles de réfugiés algériens posé dans la haute steppe de Tunisie où ils avaient fui pour échapper à la guerre chez eux et où j'avais voulu étudier, après mes licences, des formes d'érosion. Ce fut aussi pendant l'hiver 1966-1967, en amont de Limoux, dans le froid et la brume, dans la forêt au-dessus de la rive gauche de l'Aude, encore d'autres familles d'Algériens qui avaient fui leur pays pour échapper à leurs compatriotes et dont j'imagine qu'ils avaient probablement transité par Rivesaltes après bien d'autres : ils vivaient en famille dans des huttes enfumées et on les occupait à éclaircir la chênaie pour faire du charbon de bois avant de commencer une reforestation.

Puis en juillet-août 1974, j'ai eu l'impression de vivre Argelès au temps de la déroute des républicains espagnols. J'étais à Chypre, fonctionnaire des Nations unies ; l'île avait été attaquée, bombardée, envahie par un corps expéditionnaire de l'armée turque : quelques jours de chaos. Le secrétaire général de l'Organisation avait enjoint à son personnel de rejoindre sur la côte sud-est de l'île la base militaire souveraine britannique de Dhékélia pour y demeurer en sûreté. Affluèrent aussi, spontanément, dans cette enclave des milliers de Chypriotes de tous les âges et de toutes les conditions qui s'y précipitaient en désordre pour échapper aux troupes turques derrière sa frontière surveillée par des gorkhas arrivés de je ne sais où. Il me semble que c'est là qu'un collègue espagnol, Prieto probablement, m'apprit le mot de *retirada*. Nous nous étions mis au travail pour aider les soldats anglais pas assez nombreux pour accueillir, orienter, nourrir ces réfugiés, tenter de venir au secours de leur détresse, diriger la souffrance de quelques-uns vers un infirmier ou un médecin. J'ai passé des heures avec une équipe qui s'activait à un tapis roulant de plusieurs mètres, une machine à laver la vaisselle régimentaire, en plein air, dans une atmosphère de vapeur d'eau et d'éclaboussures que nous trouvions confortable car les mois d'été à Chypre sont vraiment très secs. En remplissant des poubelles, en rassemblant des poignées de fourchettes et de cuillers, en empilant des tas d'assiettes, le souvenir de mon père, de ses patients, de ses camarades m'était revenu, soudain très proche, ce qui me donnait l'impression d'être vraiment utile. Pendant ce temps-là, près de Lyon, mon père ne savait plus où étaient son fils et ses petits-enfants.

Aujourd'hui, c'est ceux d'Argelès que j'imagine quand je vois des images de réfugiés qui fuient les horreurs du Levant et font la queue aux frontières de la Macédoine, de la Hongrie, de la Slovaquie, comme si nous ne ressentions pas leur souffrance, comme si nous avions oublié ce que beaucoup d'entre nous ou de nos parents, en Europe, ont souffert.

Pierre-Yves Péchoux

Toulouse, le 25 novembre 2015

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com